

LES VERTS : BLEUS, BLANCS, ROUGES... OU BRUNS ?¹

Alain LIPIETZ

Les similitudes entre le Rouge et le Vert sautent d'autant plus aux yeux qu'il y eut souvent une véritable "importation" des méthodes et de l'inspiration du Rouge au sein de l'écologie politique. La continuité fut telle que, chez les Grünen du nord de l'Allemagne, on vit parfois s'opérer des convergences à rebours avec l'ex-parti communiste de la République démocratique allemande, le parti de la démocratie sociale. Mais cette continuité n'est pas le seul résultat d'une "infiltration". Si beaucoup de "rouges" se sont retrouvés au Vert, c'est d'abord parce qu'ils avaient *quitté* le Rouge, rompu avec le "socialisme", même idéalement existant (on y reviendra plus loin); c'est ensuite parce qu'ils reconnaissaient, dans les premiers mouvements d'écologie politique, comme un

¹ Nous publions ici un extrait de l'ouvrage *Vert espérance, l'avenir de l'Écologie politique*, Paris, La Découverte, 1993. Nous remercions l'auteur et l'éditeur de nous autoriser cette publication.

"air de famille" avec ce qu'ils avaient vécu. Schématiquement : ils y retrouvaient le matérialisme, la dialectique, l'historicisme et une orientation progressiste.

Le matérialisme

L'écologie politique, comme le mouvement ouvrier socialiste, s'appuie sur une critique, et donc sur une analyse, une connaissance théorisée, de "l'ordre des choses existant". A partir de là peuvent fleurir toutes les utopies ou s'aplatir tous les réalismes. Mais les rouges et les Verts ont d'emblée en commun le goût pour la connaissance de "ce qui se passe". Tendanciellement, ce sont des encyclopédistes, comme le furent les libéraux du XVIII^e siècle.

Plus particulièrement encore, rouges et Verts se focalisent sur un secteur bien précis du réel : le rapport humanité/nature et, plus précisément encore, le rapport des hommes entre eux face à la nature, ce que les marxistes appelaient "forces productives". Bien sûr, les rouges et les Verts vont s'opposer radicalement sur l'appréciation globale de ce rapport : positive pour les premiers, négative pour les seconds. Exaltation de l'appropriation de la nature par l'homme pour les uns, dénonciation de ce saccage pour les autres et, par contre-coup, dans la *deep ecology* (écologie profonde à l'anglo-saxonne), exaltation des capacités d'autorégulation de la nature en l'absence d'activité prédatrice des humains. Chez les écologistes, les peuples indigènes se voient toutefois reconnaître, à tort et à raison, une capacité innée à la symbiose naturelle : un "développement soutenable primitif", en quelque sorte, comme les "socialistes scientifiques" exaltaient le communisme primitif...

Nous reviendrons sur cette différence fondamentale mais, pour le moment, contentons-nous de noter la similitude des pathologies mentales dérivant de ce matérialisme commun :

— la tendance au scientisme, à l'oubli de la légitimité des conflits d'intérêt d'un "bon" rapport entre l'homme et la nature : culte du *progrès des sciences et de l'industrie* chez les marxistes "orthodoxes", culte des *équilibres naturels* chez les écologistes ;

— l'utopie d'en revenir à une cybernétique, à une régulation du rapport humanité-nature, débarrassé de son aspect social, démocratique, conflictuel : "Passer du gouvernement des hommes à l'administration des choses" chez les marxistes, "Vivre en harmonie avec la nature" chez les tenants de la *deep ecology*.

Il est d'ailleurs amusant d'observer comment le "culte de Gaïa", de la Terre comme être vivant, dérive mystique par rapport à l'hypothèse scientifique du même nom (déjà elle-même, il est vrai, grosse d'ambiguïtés), due à l'écologiste mathématicien James Lovelock¹, joue exactement la même fonction que le culte stalinien du progrès, à la fois chez les écologistes ayant le plus besoin de croyance pour étayer leur engagement (la tendance *New Age*) et chez les ennemis de l'écologie politique. Alors même que le culte de Gaïa est presque inconnu en France, un Luc Ferry dénonce déjà dans l'écologie la subordination de toute volonté individualiste aux exigences du Moloch-Gaïa, comme hier on réduisait le socialisme au stalinisme ! La polémique devient particulièrement grotesque quand elle émane des tenants même du vieux "progressisme", celui des "forces de la science et de l'industrie", comme dans l'Appel de Heidelberg...

La dialectique

Le matérialisme des Verts, comme celui des rouges, est en effet beaucoup plus une *critique* du désordre existant qu'une exaltation d'un ordre sous-jacent ou la prédication d'un ordre nouveau. Tout comme les marxistes s'appuyaient sur une critique de l'économie politique réellement existante pour en garantir le renversement, les écologistes dénoncent l'écologie réellement existante (le rapport actuel de l'humanité à son environnement) pour en souligner l'insoutenabilité. En fait, la façon de raconter l'histoire est la même chez les uns et les autres : il s'agit d'une critique des structures du réel par des mouvements sociaux

¹ James LOVELOCK, *Les Ages de Gaïa* (1988), Paris, Robert Laffont, 1990.

réels et réellement suscités par les structures même qu'ils combattent.

Plus profondément encore, Verts et rouges se rejoignent dans l'insistance sur deux thèmes :

— la thématique de la *totalité*. De même que la théorie du mouvement ouvrier n'était pas seulement une "économie sociale", mais une vision globale des rapports sociaux (politiques, idéologiques...), de même l'objet de l'écologie politique n'est pas "l'environnement" mais, au contraire, la *totalité* : *et l'humanité, et son environnement, et l'activité humaine qui s'appuie sur l'environnement et le transforme...*

— la thématique des *interrelations* : cette *totalité* est pensée comme un système, avec ses instances et ses éléments relativement autonomes, mais tout y retentit sur tout.

Dès lors, on retrouve dans les deux approches tout l'attirail conceptuel de la dialectique ou de la cybernétique, notamment les boucles rétroactives positives (l'effet boule de neige) et les rétroactions négatives (l'effet amortisseur ou régulateur). Et, naturellement, on en retrouvera les contreparties politiques : le catastrophisme et l'"amélioration".

Si on insiste en effet sur les évolutions "en boule de neige", les limites préexistantes (de l'humanité, de la nature, etc.) imposeront un arrêt brutal catastrophique. Dès lors, il est dérisoire, voire inutile, voire suspect, d'essayer d'interférer avec une avalanche : mieux vaut attendre la catastrophe inévitable et reconstruire un monde meilleur sur la table rase du passé. Si l'on affectionne au contraire les mécanismes autorégulateurs, la capacité du réel à engendrer ses propres antidotes, alors on se situera soi-même comme un facteur limitant "le jeu dérégulé des forces du marché" ou les appétits forcenés du capitalisme ou du productivisme... A la limite, on prendra même en compte la nécessité d'autolimiter ses propres revendications, pour ne pas risquer d'engendrer, par réaction aux déséquilibres, des déséquilibres encore plus graves. On fuira la crise, la *montée aux extrêmes* chère à Lénine, on pratiquera la politique du possible... l'histoire, ou Gaïa, allant de toute façon à son rythme.

L'historicisme

Car les Verts partagent avec les rouges la conviction qu'ils viennent à l'heure où la chouette de Minerve s'envole, au moment où une forme particulière de l'ordre des choses nous mène si près de la catastrophe que le Grand Changement s'impose : la Révolution, la mutation de paradigme, le changement d'ère...

Cette Grande Forme qu'il s'agit d'abattre, le mouvement ouvrier l'appela "capitalisme", l'écologie politique l'appelle "productivisme". Par "productivisme", les Verts entendent l'ensemble des structures socio-économiques et des mentalités qui poussent à "produire pour produire" sans souci des besoins réels des populations et de la "soutenabilité" du régime de production (c'est-à-dire de la possibilité de poursuivre ce régime sur une longue durée sans remettre en cause les conditions de satisfaction des besoins des générations futures, et notamment la survie des écosystèmes). Comme on le voit, les Verts ne tranchent pas *a priori* sur la lancinante question des historiens : "Sont-ce les mentalités qui déterminent la consolidation des structures sociales ou l'inverse ?" Ce qui leur évite de s'étonner que les mentalités anciennes perdurent après les révolutions... Cette différence est donc loin d'être neutre, mais qui ne voit que le productivisme pour les Verts joue exactement le rôle du capitalisme chez les rouges : ce qu'il faut abolir pour changer la vie ? En fait, parler de "productivisme" était commode quand il s'agissait de dénoncer d'un même souffle le capitalisme et le modèle des pays dits "socialistes". Le "socialisme réel" étant aujourd'hui réduit à l'état de mauvais souvenir, les Verts auront de plus en plus tendance à admettre que productivisme et capitalisme, c'est la même chose.

Productivisme ou capitalisme, c'est en tout cas ce qui porte au paroxysme la tension des rapports entre les humains et entre eux et la nature. Un seuil est franchi. C'est pourquoi naît aujourd'hui le mouvement d'écologie politique comme naquit jadis le mouvement ouvrier. A ces mouvements reviendrait la responsabilité historique (ou millénariste ?) de livrer le combat d'Armageddon : "socialisme ou barbarie" hier, "l'écologie ou la mort" aujourd'hui.

A cette démarche semblable correspond donc encore une fois une pathologie commune : le catastro-

phisme, l'arrogance du prophète, l'oubli des leçons du passé, des réserves de surprises d'une histoire qui (disait Lénine) "a infiniment plus d'imagination que nous".

Le progressivisme politique

On l'a noté en passant et on va y revenir : l'écologie s'oppose au mouvement ouvrier sur le point capital du "progrès des forces productives". Pourtant, s'ils ne croient plus en un mouvement matériel transhistorique qui garantirait le progrès humain, les Verts s'inscrivent spontanément dans la lignée de tous les mouvements émancipateurs de l'humanité, avant comme après le mouvement ouvrier : l'universalisme, la démocratie, le socialisme (versant libertaire), le tiers-mondisme, le féminisme, le régionalisme... Ils se retrouvent donc avec les rouges sur tous leurs combats historiques, dénonçant dans les partis se réclamant du socialisme l'abandon de leurs propres objectifs sociaux (comme la réduction de la durée du travail, le droit de vote pour les étrangers résidents, etc.).

Cette continuité ne résulte nullement d'une extension opportuniste du champ des préoccupations politiques au-delà d'un "noyau initial" qui serait l'environnementalisme. Il est tout à fait possible d'évoluer de l'environnementalisme à l'écologie politique et *donc* à la lutte pour la réduction du temps de travail et la nouvelle citoyenneté, mais l'étape obligée reste l'adhésion au "matérialisme historique et dialectique" propre au Vert et esquissé plus haut.

Schématiquement, les Verts sont politiquement progressistes parce qu'ils s'opposent au productivisme. Donc ils sont nécessairement pour les dominés contre les dominants, ils sont pour les travailleurs (salariés ou paysans) qui se révoltent contre la réduction de leur activité à une monnaie d'échange pour entrer dans la société de consommation ; ils sont pareillement aux côtés du tiers monde contre le saccage impérialiste de la terre, des hommes et de leurs cultures. Aux relations sociales et internationales du productivisme, ils opposent le projet d'un nouveau modèle de développement, le "développement soutenable" ou "écodéveloppement", comme les rouges opposaient le socialisme au capitalisme.

Ce progressisme politique des Verts les expose bien entendu aux mêmes travers que les rouges. Ainsi de la tendance à opposer "les bons et les méchants", "nous" et "eux". Cette tendance se combinera aussi aisément avec le scientisme que dans le socialisme scientifique : *nous qui savons* contre *eux qui feignent de ne pas savoir ce qu'ils font*. Ainsi encore de la tendance à l'utopisme, à l'idéologie de la Nouvelle Jérusalem : "Ici — dans le productivisme — nous ne pouvons rien faire, car tout est récupéré. Mais quand nous serons sortis de cette vallée de larmes, quand nous pourrons édifier un monde nouveau, vous allez voir !"

Au total, le Vert présente de très fortes similitudes avec le Rouge. Ce sont deux "principes d'espérance"² de matrice similaire : matérialiste (on part d'une connaissance critique du réel), dialectique (on compte que cette réalité engendrera sa propre critique matérielle), historique ("c'est l'heure !"), et progressiste. A ce titre, le Vert partage aussi la plupart des risques du Rouge, et en présente déjà les tares : on a souvent dénoncé le "fondamentalisme" des Verts allemands ou français (analogue exact du "gauchisme"), on risque de ne pas tarder à déplorer leur "réalisme" (analogue au vieil "opportunisme")...

... Mais c'est plus précisément l'absence d'un "positionnement politique clair" qui est souvent reproché aux écologistes. A se proclamer "ni de droite ni de gauche", les Verts agacent depuis pas mal de temps commentateurs et politiciens. C'est peut-être là que prend racine la calomnie : ils seraient tout simplement... d'extrême droite. Venons-en aux raisons des écologistes eux-mêmes.

Tels que les décrivent les sondages, les électeurs verts seraient très majoritairement satisfaits que la droite soit dans l'opposition, tout en étant profondément insatisfaits de la politique sociale et écologique du gouvernement socialiste. Tels que les décrivent les enquêtes d'Agnès Roche et celle de la SOFRES, les militants verts se partagent par moitié entre "à gauche" et "ailleurs". Les sympathies de droite ne se trouvent qu'à l'état de traces³.

² Selon le concept du philosophe allemand Ernst BLOCH.

³ Voir Jean-Luc BENJAMIAS et Agnès ROCHE, *Des Verts de toutes les couleurs*, Paris, Albin Michel, 1992.

Alors, pourquoi les Verts ne s'avouent-ils pas de gauche ? "Mais comment ! s'exclame le militant moyen. Avec le PS, après l'exécution d'Éloi Machoro, l'attentat contre le *Rainbow Warrior*, la guerre aux côtés de Saddam Hussein dans la première guerre du Golfe puis contre lui dans la seconde ? Ou avec ce PC stalinien, pronucléaire ?" On touche là un premier niveau d'explication : les Verts ne sont pas de gauche, par ce que la gauche n'est plus de gauche. Ce n'est pas très logique, mais psychologiquement compréhensible. Reprenant le flambeau de valeurs traditionnelles de la gauche (l'anticolonialisme, le désarmement, la démocratie, l'antiracisme), les Verts refusent une gauche qui les a abandonnées.

Il faut pourtant aller plus loin. L'opposition selon un axe droite-gauche, identifié à "ordre-progrès", devient délicate quand c'est la *direction même du "progrès"* qui est en jeu. Or, l'écologie politique s'oppose radicalement à certains aspects du "progressisme" où ont communié officiellement PC et PS depuis la Libération, et que résumait le triptyque "progrès technique/progrès du pouvoir d'achat/progrès de l'État". Refusant aussi obstinément le productivisme que l'étatisme, les Verts ne peuvent pas se reconnaître "de gauche" si la gauche veut dire ce progrès-là.

Mais, dira-t-on, cette conception du progrès, adéquate au modèle de développement fordiste de l'après-guerre, est caduque, et le PS en a abandonné les deux derniers piliers au profit de la compétitivité internationale et du libéralisme, aujourd'hui associés au "nouvel impératif technologique". Ce "libéral-productivisme", les écologistes le récuse tout autant. Eux privilégient la mobilisation négociée de la ressource humaine, la croissance du temps libre, une solidarité accrue régulée dans le cadre d'une communauté-providence, la subordination du marché international à la sérénité des collectivités humaines et de l'équilibre écologique de la planète.

Ni à la gauche de feu le Programme commun ni à la gauche des mystiques de la "modernité", ils proposent une véritable alternative à la crise, une autre façon d'entrer dans le XXI^e siècle... sans s'y étouffer. En somme, héritiers des aspirations émancipatrices de l'humanité, ils récuse les moyens que le "socialisme" avaient naguère proposés et réinventent le progrès. D'où leur embarras quand on leur demande de se situer sur une échelle dont ils se sont écartés.

Dans son beau livre au titre significatif, *Histoire socialiste de la Révolution française*, Jean-Jaurès (et E. Labrousse le souligne dans sa préface pour les éditions Sociales) affrontait un problème semblable. Bien sûr que les socialistes de 1900 étaient les héritiers des combats émancipateurs des républicains. Mais ils ne se situaient plus dans le couple monarchie/république, les Blancs et les Bleus. Et les républicains d'alors de les apostropher : "Il faut choisir son camp !" Peu à peu, le socialisme parvient à imposer une autre définition des camps en obligeant tous les autres à se situer par rapport à sa conception du progrès : le "rouge".

Affirmer leur conception du progrès, "verte", et obliger les autres forces politiques à se situer par rapport à elle, c'est bien l'ambition des écologistes (non sans quelques résultats). Certes, un Pissarro reconnaîtra dans leur vert des touches d'autres couleurs : le bleu de la démocratie, le rouge du social, le noir libertaire, le violet du féminisme. Si on veut, les Verts sont vert-fuchsia...

Oui mais... le brun ? Leur amour de la terre ? Du "vivre au pays" ? Relents d'anticosmopolitisme maurassien ? Air connu. Les "rouges" ne furent-ils pas accusés en leur temps par les libéraux bleus de vouloir reconstituer la représentation corporatiste de la société et de violer la loi Le Chapelier ? Le nouveau est souvent "appel d'une tradition sclérosée à une tradition plus profonde" (Péguy, oui, oui... le dreyfusard). Cette tradition-là est-elle celle de Le Pen ?

Les Verts ont en commun avec le Front national d'exprimer le soupire d'un monde saccagé, où les individus sont traités comme des pions qu'on déplace ou rejette, de vitupérer les vieilles forces politiques et d'ambitionner de faire 20 %. Point, c'est tout. Leurs solutions sont radicalement opposées. Le Front national mobilise des pions contre d'autres pions "qui nous envahissent" et qu'il accuse de "polluer la race". Ceux que les Verts accusent de polluer sont ceux-là mêmes qui déplacent les pions. Eux, au contraire, veulent reconstituer des solidarités ouvertes au nouveau, aider les communautés plus lointaines à en faire autant. Ils sont donc régionalistes, européens (mais anti-Acte unique), partisans du droit de vote des immigrés et de l'annulation de la dette du tiers

monde. Ils sont contre l'émigration économique (dont ils combattent les causes) mais pour l'intégration des immigrants.

Soyons lucides : cette position, juste sur le papier, est grosse de tous les dérapages. Du slogan des Verts : "La France n'a pas vocation à devenir la poubelle nucléaire de l'Europe" au slogan du gouvernement auquel a participé Brice Lalonde : "La France n'a pas vocation à recueillir toute la misère du monde" ("pas toute" signifiant en l'occurrence : "rien du tout"), le pas est vite franchi. Mais pas par eux.

Essayons de nous résumer par une analogie géométrique. La possibilité de classer toutes les positions politiques, en une époque donnée, selon un axe droite-gauche (ou ouest-est) suppose qu'une idée-force, un nouveau paradigme, polarise la conception du progrès. A gauche, on mettra les partisans les plus radicaux du nouveau, à droite les "réactionnaires" (par rapport au nouveau) et, au milieu les modérés. Sous la Révolution française, le nouveau, c'était la démocratie. L'extrême gauche, c'était les partisans de la démocratie directe, la droite, ceux de la monarchie, et au centre il y avait les partisans d'une démocratie bien tempérée. On passait en somme du blanc au bleu foncé en passant par le bleu pâle.

Au XX^e siècle, la question sociale est venue sur le devant de la scène. A l'extrême gauche, les partisans d'une révolution socialiste (les rouges), à droite les défenseurs des intérêts des propriétaires, au centre gauche les "roses". Et les bleus ? Certains étaient devenus roses, d'autres occupaient le centre droit : partisans de la démocratie, ils lui reconnaissaient une certaine vocation sociale.

L'impression de ne pouvoir se situer ni à droite ni à gauche résulte de l'émergence d'un nouvel axe, nord-sud si l'on veut, qui vient se superposer et se combiner à l'ancien, qui aspire à devenir l'axe unique par rapport auquel il faudra se situer demain. A une extrémité de cet axe, les "Verts foncés", les écologistes radicaux, partisans d'une réforme très profonde de notre manière de vivre et de produire. A l'autre extrémité, les tenants du productivisme. Et, au centre... eh bien, les écologistes modérés, ceux qui veulent bien faire un petit effort, à condition de ne pas trop changer les choses.

Si l'axe vert l'emporte, on parlera demain d'"écologie de gauche" pour désigner les écologistes radicaux. Tandis qu'aujourd'hui le mot gauche est encore associé à "la gauche du Rouge". "Écologiste de gauche" signifie aujourd'hui "écologiste qui n'oublie pas la question sociale" (par opposition à "écologiste de droite" ou "environnementaliste" qui s'en fiche). En réalité, l'écologie politique intègre la question sociale. La vraie opposition au sein de l'écologie est donc entre les Verts foncés (les radicaux qui sont prêts à faire beaucoup et pour la question sociale et pour la défense de l'environnement) et les Verts pâles (qui sont prêts à faire un peu des deux).

La coexistence de ces axes pose d'ailleurs de redoutables questions d'alliance aux Verts foncés. Sont-ils en effet plus près des "rouges foncés" ou des "Verts pâles" ? Dans la guerre du Golfe ou contre Maastricht, ils se sont en effet trouvés aux côtés de certains rouges. Mais sur la question de fond, le modèle de développement qu'ils proposent, ils sont en dialogue permanent avec les Verts pâles.

Leur choix, aux législatives de 1993, de privilégier une "Entente écologiste" (les Verts - Génération Écologie) plutôt qu'une entente des gauches alternatives rouge et verte (disons : avec les socialistes et communistes critiques de Refondation) ne traduit donc pas une "dérive droitiste". Elle traduit une option stratégique : affirmer l'écologie politique comme nouveau fondement de l'espérance. Sans l'apparition d'un pôle écologiste fort sur la scène politique, il est vain d'espérer une adhésion massive et profonde des anciens rouges à une nouvelle conception du progrès.

Alain LIPIETZ

Directeur de recherche au CNRS
Porte-parole de la "Commission
économique des Verts"